

VIRGINIE ET KENTUCKY

HISTOIRE DE PEAUX-ROUGES

BAS DE CUIR, (Ed-de-Faucon et les autres personnalités si intéressantes du héros unique de Fenimore Cooper, ne sont que la menue monnaie d'un audacieux aventurier américain, Daniel Boone, lequel, pénétrant avec quelques compagnons jusqu'au milieu des forêts inhabitées, mais sillonnées d'Indiens, du Kentucky, y fonda en 1769 un vaste établissement qu'il appelait Boonesborough. Il ne devait pas le conserver, malgré tous ses efforts, et ce ne fut pas les Indiens qui l'en dépossédèrent, mais bien le nouveau gouvernement des Etats-Unis, presque aussitôt constitué. Bas-de-Cuir se retira alors sur les bords du Missouri et s'y bâtit une cabane, où il mourut en 1820. Il était né dans la province (devenue Etat) de Pennsylvanie en 1735.

Dans l'automne de 1773, Daniel Boone transportait à son établissement de Boonesborough sa femme ses enfants et un certain nombre d'amis, lorsque, près de Cumberland Gap, sorte de brèche ouverte à travers les monts Cumberland, passage extrêmement dangereux, le petit convoi fut attaqué par un parti nombreux d'Indiens Cherokees. Les colons résistèrent courageusement, mais il leur fallut céder au nombre et retourner sur leurs pas, laissant six des leurs sur le champ de bataille, parmi lesquels le fils aîné de Boone.

Le gouvernement de Virginie, informé de cette affaire, fit sommation aux Cherokees de lui livrer les coupables auteurs de ce guet-apens trop évident, en vertu des stipulations spéciales des traités récemment conclus. Mais ceux-ci déclinaient toute responsabilité : d'après eux, c'était parmi les blancs qu'il fallait chercher les coupables, eux seuls avaient été les agresseurs ; et les choses en demeurèrent là.

Or, un blanc échappé à la tuerie et que cette solution ne pouvait satisfaire, trouvant l'occasion, abattit un Indien isolé, estimant venger ainsi, dans la mesure qui s'offrait à lui, ses infortunés compagnons. Cet acte de vengeance irréfléchi ne tarda pas à provoquer de terribles représailles. En février 1774, les Indiens massacrèrent six blancs et deux noirs ; ils s'emparèrent aussi d'un bateau qui naviguait sur l'Ohio, le pillèrent et en exterminèrent l'équipage impuissant à leur résister.

Et il ne fallait voir dans tout cela que les batailles de la porte, des exercices préliminaires pour s'entretenir la main. Bientôt, en effet, le bruit se répandit que les diverses tribus de Peaux-Rouges éparses dans cette partie de l'Amérique se concertaient pour une action commune et décisive à exercer contre les blancs, colons et coureurs de bois de la frontière. Alors ceux-ci commencèrent à former de petits détachements armés et à s'organiser sérieusement en vue d'éventualités à peu près impossibles à écarter. Seulement, on préludait de part et d'autre à l'action décisive, supposé que cette action dût se produire, par des exécutions partielles marquées au coin de la plus atroce cruauté, aussi bien du côté des blancs que

de celui des Indiens. C'est ainsi que de nombreux Peaux-Rouges, attirés dans des embuscades tendues par leurs frères civilisés, y avaient été massacrés de sang-froid ; sans doute, les blancs tombés dans les pièges des Indiens et égorgés ensuite avec des raffinements de cruauté féroces ne manquaient pas ; toute la question est donc de savoir si lorsqu'on lutte contre des sauvages, on peut légitimement user des mêmes procédés qu'eux.

On le peut, cela n'est pas douteux ; mais il est toujours maladroit d'exaspérer un ennemi plus fort que soi, et c'est justement ce à quoi, au lieu de rester sur la défensive, settlers et coureurs de bois s'appliquaient en conscience. Ils n'y réussirent que trop bien, comme il s'en aperçurent à l'agitation qui se manifesta parmi les tribus, et à laquelle il n'y avait pas à se tromper : toute la population indienne de la région était animée d'un ardent désir de vengeance, et rien ne lui était plus facile que de l'assouvir sur la poignée de blancs dont la téméraire audace ne pouvait



En même temps il se précipita. . . — (Page 350, col. 1.)

suppléer la force absente.

Les colons prirent sérieusement l'alarme et demandèrent des secours au gouvernement de Virginie. L'Assemblée provinciale ayant accueilli cette demande, le gouverneur, lord Dunmore, fit parvenir aux milices des comtés de la frontière l'ordre de se réunir en corps et de se préparer à la défense.

En attendant, le terrible tomahawk des Indiens faisait toujours d'affreux ravages parmi les colons du Kentucky. Quarante scalpes déjà avaient été emportés en triomphe au principal village des Shawnees, et l'étau tout entier se passa dans la terreur inspirée par des massacres continus, des actes d'une atrocité sauvage où les deux partis rivalisaient, comme toujours, de perfidie et de sanguinaire cruauté.

L'automne approchait, lorsque lord Dunmore appela sous les armes les miliciens du Sud-Ouest.

Il négocia ensuite une entrevue avec les Delaware et les Six-Nations, et réussit à conclure un traité de paix avec ces Indiens. Cela fait, et sans attendre les milices du Sud-Ouest, il descendit le cours de l'Ohio à la tête de 1,200 miliciens des comtés les plus proches, passa sur la rive opposée du fleuve et se dirigea sur les villages des Shawnees, qu'il trouva abandonnés.

Lord Dunmore avait mis trop de hâte dans sa marche et oublié, à ce qu'il semble, le rendez-vous qu'il avait donné aux miliciens du Sud-Ouest, en leur promettant de les attendre à l'embouchure de la rivière Kanawha ; de sorte que, après avoir franchi les collines raboteuses et les longues étendues de forêts qui les séparait de Point-Pleasant, lieu du rendez-vous, les braves et énergiques *back-woodsmen* ne furent pas peu désagréablement surpris de n'y trouver ni le gouverneur, ni ses instructions, pas même de ses nouvelles.

Les Virginiens, ne sachant que faire, s'occupèrent d'établir leur camp. Mais la position était des plus périlleuses, et ils ne tardèrent pas à apprendre que les Shawnees se dirigeaient de leur côté à travers les bois. Or, ces sauvages guerriers, qui jouissaient d'un juste renom de valeur militaire et d'habileté tactique, avaient en outre la supériorité du nombre pour eux.

Le 10 octobre, au point du jour, les Shawnees se jetèrent en masse sur les miliciens, heureusement en alerte. Un combat furieux et prolongé s'en suivit. Protégés par les troncs d'arbres derrière lesquels ils s'étaient embusqués avec l'adresse furtive propre à leur race, les Indiens dirigeaient sur les malheureux Virginiens un feu dévastateur auquel ceux-ci avaient beaucoup de peine à répondre utilement, et qui portait la mort dans leurs rangs avec d'autant plus de facilité qu'ils occupaient un lieu découvert. La lutte se poursuivit néanmoins avec une ardeur égale jusqu'au milieu du jour. Elle continua encore quelques heures, mais les Indiens battaient en retraite tout en lançant des flèches, sous le couvert du bois ; enfin, à l'approche de la nuit, ils disparurent, traversant la rivière pour se rendre sur l'autre rive.

Les pertes des Virginiens se montaient à cinquante tués et quatre-vingts blessés. Quant aux Indiens, qui étaient au moins huit cents, ils furent également fort éprouvés par le tir plus sûr de leurs ennemis, tout abrités qu'ils fussent, mais il était impossible de détermi-

ner exactement le chiffre de leurs pertes, encore plus d'établir dans quelles proportions s'y trouvaient morts et blessés.

Quelques jours plus tard, ayant rallié les troupes de lord Dunmore, les Virginiens se mirent à la poursuite de leurs sauvages ennemis, qui ne les avaient pas attendus, présentant probablement ce retour offensif. Ils traversèrent la rivière à leur tour et parcoururent une distance de 130 kilomètres à travers un pays complètement désert. Le 24 octobre, ils campaient sur le Congo Creek.

Mais alors, les Indiens jugèrent que le temps de la lutte était passé et que celui des négociations était arrivé. Ils sollicitèrent une conférence que lord Dunmore leur accorda sans peine, et dans laquelle fut conclu un traité de paix et d'amitié, portant entre autres clauses que la rive kentuckienne de l'Ohio ferait désormais partie